

LABEUR
JULIE BOUCHARD

*There was this funny thing of anything could happen
now that we realized everything had.*

« On avait le sentiment bizarre qu'il pouvait arriver
n'importe quoi maintenant qu'on s'était rendu
compte que tout était fichu. »

Raymond Carver, *Gloriette*,
traduit de l'anglais par Jacqueline Huet
et Jean-Pierre Carasso, éditions de L'Olivier

À la sonnerie des réveille-matin, ils ouvrent les yeux. Dans un demi-sommeil, ils bougent un bras, une jambe puis l'autre, s'étirent, gémissent un peu.

Il n'est que 6 h 02.

Sur le matelas à mousse mémoire où ils reposent recouverts d'un duvet d'oie, aucun rai de lumière du jour naissant ne les atteint, puisqu'ils ont installé devant les baies vitrées des stores opaques à enrouleur de couleur gris acier qui les coupent de toute clarté.

Au tournant de 6 h 06, ils pivotent sur le flanc gauche, soupirent, puis d'une contraction d'abdominaux se soulèvent du lit au ralenti, le corps mou, la tête lourde, encore rompus, dirait-on, par leur journée de travail de la veille. Mais aussi, bien sûr, par celle de l'avant-veille. Ainsi que par celles, à bien y réfléchir, de toutes les autres journées difficiles de toutes les autres années difficiles précédant cette nuit.

En somme, c'est une vieille fatigue qui les habite en ce 12 novembre de l'an deux mille quelque.

Sur leur visage, des sillons laissés par les plis de l'oreiller apparaîtront comme des cicatrices d'usure au creux de leurs joues pour le reste de la matinée.

Partout sur la planète, des millions de travailleurs ouvrent les yeux à cette seconde précise et quelques-uns, les plus chanceux, auront dormi auprès de l'aimé, alors que d'autres, plus esseulés, auront eu de la difficulté à trouver le sommeil, et ce, malgré les 5 mg de somnifère avalés avant le coucher. Vous verrez, les a-t-on pourtant rassurés, vous dormirez comme des bébés. Mais non. Ils ne dorment pas comme des bébés. Ils dorment au contraire très mal, car préoccupés, déçus, tendus. Et quoi encore ? Ah oui, désillusionnés, aigris, blessés dans leur orgueil par Untel qui a dit ci, Unetelle qui a dit ça. Et même si tous auront rêvé, peu se souviendront du contenu latent de leur rêve, qui aurait pu les guider vers l'avenir. Alors au lever du lit, ils glisseront leurs pieds dans des pantoufles de laine, tout aussi aveugles à leur propre vie que la veille, et, selon les rituels matinaux, s'assoieront les yeux collés devant un yogourt grec à 0% de gras, une tranche de pain aux neuf grains, un bol de riz collant. Après la douche, ils auront un moment d'arrêt devant le miroir. Voyant leur visage fatigué, vieilli, ils se demanderont, en ce 12 novembre de l'an deux mille quelque, la bouche débordante de pâte dentifrice mentholée, si c'est vraiment la vie qu'ils méritaient. Puis, l'haleine fraîche, ils partiront au travail, certains de revenir le soir à la maison.

Commencera ainsi une autre journée de labeur où ils devront trimer, découper, déplacer, congédier, conduire, prier, transmettre, compter, dépecer, surveiller, taper, punir, ramasser, polir. Puis trier, charger, décrasser, demander, quémander, redonner. Puis encore couper, cisailer, écouter, se promener, s'envoler, s'écarter, s'offrir, délivrer, perdre, souffrir. Encore souffrir. Encore souffrir. Mourir un peu.

Le chauffeur du 102

Il ouvre les yeux à 5h59, une minute avant que le réveille-matin ne sonne, après avoir dormi huit heures d'un trait. Gaston Leblanc, le chauffeur du 102, dort bien. «Je sais dormir», explique-t-il à son collègue Jerry Bernier qui, lui, doit avaler des somnifères depuis plusieurs années avant de se coucher. «Il s'agit d'avoir la conscience tranquille, mon Jerry : rien à reprocher à quiconque, rien à se reprocher à soi-même. Et par-dessus tout, tu dois avoir l'estomac vide trois heures avant de te mettre au lit.»

Mais Jerry a une maîtresse et aime les snacks de fin de soirée.

À 6h02, Gaston gigote, se tourne sur le flanc droit et puis attend. Sur le réveille-matin, trois chiffres de cristaux liquides rouges indiquent l'heure en donnant l'étrange et rassurante impression qu'ils ne changeront plus jamais. Puis, sans surprise, le 2 disparaît au bout de quelques secondes pour laisser place à un 3.

Gaston restera ainsi allongé sur le côté encore quelques minutes, à regarder calmement le temps passer.

«Moi, au fond, je demande peu à la vie», a-t-il expliqué à Jerry Bernier pas plus tard qu'hier, exerçant une

légère pression sur l'avant-bras de celui-ci, alors que l'un et l'autre se dirigeaient côte à côte vers leurs bus respectifs, le 102 et le 23, dans leurs habits de travail bleus, sous le ciel bas et menaçant de la ville de M. « Je suis, en gros, un homme juste assez heureux. »

Puis, s'arrêtant de marcher après *heureux*, Gaston avait fixé les hauts buildings de béton qui, par beau temps, empêchaient les rayons de soleil d'atteindre les vivants. Jerry, ne trouvant rien à répliquer à tant de contentement, avait observé Gaston contempler les buildings, tout en pensant à Lucie, sa maîtresse, qui lui causait beaucoup de souci. En reprenant la marche, Jerry Bernier s'était dit qu'il devait ignorer quelque chose concernant le bonheur.

À 6h 10, en avance sur son horaire, car plus fébrile qu'à l'accoutumée, Gaston s'assoit sur le bord de son lit capitaine. Dans son pyjama de flanelle grise, dos voûté, le surplus de gras abdominal chutant sur ses cuisses, les mains posées sur les genoux tel un écolier, il fixe quelques instants, comme perdu dans ses pensées, le tapis vert à poil ras sous ses pieds – un tapis usé, défraîchi par les années, infesté d'acariens depuis qu'Arlette est partie.

En ce 12 novembre de l'an deux mille quelque, Gaston Leblanc se prépare à entreprendre sa dernière journée de travail.

Sortant de sa rêverie au moment où Jack, son vieux chat roux, lui saute sur les genoux, il élance les bras vers le plafond, joint les mains, étire le dos, émet un fantastique gémissement de contentement qui, perçu de l'autre côté de la cloison, pourrait laisser penser qu'il se passe des *choses* dans la chambre de Gaston. Mais non. Il se passe peu de choses dans cette chambre. D'ailleurs, Gaston Leblanc n'a pas eu de « relations intimes » depuis huit ans et demi.

Viennent après le gémissement, dans une suite d'actions routinières et répétées dans le même ordre depuis des années, la douche froide qui revigore, la préparation du sandwich au jambon sans moutarde, le costume bleu bien repassé qu'il enfle, puis un dernier tour de la maison pour s'assurer que les lumières sont éteintes partout, oui elles le sont, le chauffage réglé à 16 degrés, parfait, et le grille-pain débranché. Tout va bien. Gaston Leblanc peut partir l'esprit en paix.

Avant de sortir, il s'incline péniblement vers Jack – vu son surplus de poids et son arthrose – en lui murmurant de façon paternelle et en passant la main dans un va-et-vient sur son flanc, *Papa s'en va, bonne journée, je reviens bientôt, sois sage, papa reviendra*. Et ainsi rempli d'amour félin, il se dirige en chantonnant vers sa Toyota Corolla 4 portes.

Casquette bleue sur la tête, il s'apprête à entamer sa dernière journée de travailleur en croyant que l'avenir lui sourit, comme il sourit lui-même à l'avenir.

Depuis trente-trois ans jour pour jour, Gaston Leblanc conduit un autobus articulé d'une longueur de 19 mètres – le plus souvent appelé bus accordéon –, dont la capacité d'accueil atteint 110 passagers (60 assis, 50 debout) aux heures étourdissantes de grand achalandage. Monté sur dix roues et trois essieux, ce véhicule surdimensionné de la ville de M. *roule fièrement au gaz naturel* (tel qu'indiqué sur le derrière de l'engin). Et même si *l'Agence internationale de l'énergie évaluait en 2012 les émissions mondiales de CO₂ dues au gaz naturel à 6 440 Mt (millions de tonnes), en progression de 69 % depuis 1990, et que ces émissions représentaient 20 % des émissions dues à l'énergie contre 44 % pour le charbon et 35 % pour le pétrole,*

et que le secteur gazier génère en outre des émissions de méthane (CH_4), gaz dont le potentiel de réchauffement global est 25 fois plus élevé que celui du CO_2 , Gaston s'assoit quotidiennement derrière le volant de son bus accordéon, étonnamment serein malgré les chiffres, sans jamais s'interroger sur les conséquences de l'exploitation des ressources naturelles sur l'environnement.

Détendu, car cela est dans sa nature profonde de ne s'inquiéter ni de la prochaine seconde, ni de demain (et pourtant, ou tant mieux, s'il savait, si on savait ce qui s'en vient), il actionne à chaque nouvel arrêt – de sa main gauche exempte de jonc à l'annuaire depuis sept ans – un levier. Sur la poussée horizontale de celui-ci s'ouvre et se referme alors, dans un bruit de décompression, une porte automatique qui laisse entrer et sortir des gens de tous les horizons sociaux, de toutes les origines et de tous les modèles possibles. Des petits blancs, des longs foncés, des trop maquillées, des vieilles, des pédantes surparfumées, des sales, des polis, parfois des ivrognes, des pincés, souvent des tristes, vous (ah, tiens), des robustes, des lasses, des déprimés, des bouffons, des colériques, moi (eh oui), des colorés, des très pâles, des faméliques, des lumineuses, puis des cons. Beaucoup de cons. Beaucoup, beaucoup, beaucoup de cons. Entre quelques *Bonjour, Merci, Au revoir, À la prochaine, Faites attention à la marche* et autres *Avancez vers l'arrière* qu'il lance avec un enthousiasme non feint, Gaston Leblanc songe la plupart du temps, derrière son volant, à des sujets beaucoup plus – ou beaucoup moins, c'est selon – légers que les ressources naturelles. Des sujets tels le pardon (le pardon, cette grande affaire), l'amour et l'ennui (cela ne va-t-il pas ensemble à bien y penser?), la compassion (difficile,

difficile), le lien d'attachement aux animaux de compagnie (ample sujet s'il en est un).

Neuf heures par jour, il transporte ainsi à travers la ville de M., sur un fond de pensées floues qui forment son petit univers, des passagers en déplacement d'un point A à un point B, et jamais il ne sait exactement d'où ces gens arrivent, et jamais il ne sait exactement où ils s'en vont.

À la fin de cette journée, il aura accumulé exactement 59 350 heures de travail et transporté sur un territoire de 483 km² environ 3 220 000 passagers. Sa retraite – « bien méritée », diraient ceux qui aiment les formules éculées – commencera donc demain. Retraite qu'il n'a pas pris la peine de préparer, précisons-le, grâce ou faute, en partie, à cette nature profonde qui l'empêche de s'inquiéter. Pourtant, un formidable et indispensable guide pratique, *Préparer sa retraite, pour une transition en douceur*, a été envoyé à tous les futurs retraités il y a plusieurs mois. On y insistait principalement sur la planification financière (prévoir, investir, s'enrichir), mais aussi, et surtout, sur l'aspect psychologique de ce que cela peut signifier pour certains *arrêter de travailler* (manque de sens, dépression, vide abyssal). Pour les autres – environ les 4/5 de la population qui arrivent à être plus ou moins heureux la plupart du temps et n'ont eu dans leur vie aucune grande vague d'anxiété exigeant l'ingestion de médicaments – l'arrêt du travail pourra être perçu sous un jour plus positif (temps retrouvé, liberté quotidienne, repos, voire bénévolat).

Depuis trente-trois ans, Gaston s'installe derrière son volant avec une certaine fierté (la société de transport aura réussi ce que peu de compagnies auront vraiment réussi : créer un sentiment d'appartenance assez fort

permettant à chacun des chauffeurs et chauffeuses de se sentir utile, important, différent, précieux, à la rigueur unique, malgré un habit commun, malgré un trajet tracé d'avance, malgré les mêmes rues empruntées chaque jour), ajuste le banc pour la longueur de ses jambes, place à ses côtés son thermos rempli de café filtre ainsi que sa boîte à lunch contenant ce sandwich au jambon cuit sans moutarde accompagné d'un Coke Zéro. Pour la gâterie sucrée, quatre Oréo double chocolat sont prévus, enveloppés dans une pellicule plastique, qu'il mangera, comme toujours, en séparant premièrement une des moitiés avec les doigts afin de décoller subséquemment dans un raclement d'incisives le crémage d'une des surfaces, pour finalement clore le travail avec l'ingestion du biscuit d'une seule bouchée. Il y a des rituels et à quoi bon en déroger, telle est sa devise.

À 8 h 03, il part du quai des Éclusiers pour se diriger vers le nord de la ville, jusqu'à l'intersection des rues Roger-Pilon et Roméo-Vachon, dans un trajet aller-retour qui se déploie sur 45 kilomètres de voies à double sens, avec comme principal défi le virage serré à droite sur la rue Farly.

Gaston Leblanc se remémore parfois avec nostalgie, quand son autobus est bondé comme ce matin, ces années tranquilles où il travaillait de nuit, avec un horaire qui lui permettait, entre autres particularités, d'arrêter son bus entre deux stations afin de laisser descendre sur demande les femmes qui le souhaitaient (jamais un homme ne lui aura demandé ce service). Cette procédure, mise en place par la ville de M. dans les années 90 après qu'on eut découvert passé minuit quatre adolescentes assassinées de façon sauvage aux abords d'un boisé (pour chacune

une branche de pin enfoncé dans la gorge, huit coups de couteau sur les seins, un dans le cœur ; jamais le tueur n'a été retrouvé), rassure depuis les passagères inquiètes.

Gaston se sent parfois chanceux (mais pas tous les jours) d'être un homme et de ne jamais (ou presque jamais) craindre quiconque. Il se sent chanceux (à nouveau) de pouvoir marcher librement dans la rue à n'importe quelle heure de la nuit, seulement parce qu'il est grand et gros, parce qu'il a des muscles plus développés. Pourtant, on lui a souvent dit, même reproché – citons en exemple Arlette, son ex-femme, Liliane, sa professeur de 4^e année, ainsi que son père, mais celui-ci le plus souvent avec une certaine condescendance – qu'il avait un *côté féminin très développé*. Il n'a jamais su à quels signes cela se percevait. Mais Colette, sa bienheureuse mère, n'est sans doute pas étrangère à ce côté féminin développé.

Lorsqu'il est en fonction, il porte le même habit que les 1 503 autres chauffeurs d'autobus de sa compagnie : un pantalon de polyester bleu nuit, une ceinture noire qui contraint légèrement son surplus de graisse abdominale, une chemise d'un bleu un peu plus pâle que le pantalon, une casquette avec, sur le devant, le logo de la société de transport, un *S*, un *T*, un *M*. Dans son costume de travail, il se fait un devoir de sourire à chaque passager qui entre, de remercier chacun qui sort. Ses bonnes manières, qui sont sa marque de commerce et dont il s'enorgueillit, lui viennent toutes de sa mère, une femme élégante qui portait, les dimanches, des jupes portefeuilles et des chapeaux à larges rebords. Pour Colette, il y avait trois mots d'ordre : gentillesse, propreté, efficacité. À soixante-quatre ans, Gaston Leblanc pense encore à sa mère avec une boule au fond de la gorge et un léger trémo-

lo dans la voix quand il dit ce mot : maman.

À 8 h 05, juste avant qu'il ne commence son circuit, il prend dans sa boîte à lunch un de ses quatre biscuits Oréo double chocolat. En mangeant le biscuit, il pense à Arlette qui cuisinait des tartes au sucre, des brownies, des gâteaux des anges, et qui est partie un matin après vingt-huit ans de mariage en annonçant très simplement : « Je ne t'aime plus, Gaston. Tu m'ennuies depuis vingt-huit ans. » Dans sa chaîne de pensées apparaît ensuite Jackie, leur fille unique qu'il ne voit plus, mariée depuis neuf ans à un chirurgien esthétique (suite à une rhinoplastie un peu ratée, mais quand même amoureux d'elle, il l'a demandée en mariage avant de partir avec elle à Los Angeles pour réparer à grands frais des visages ingrats). Il pense aussi à Marcel, son frère jumeau, décédé d'un cancer du côlon en 1996, ce qui le contraint désormais à subir une colonoscopie annuelle. Marcel, murmure-t-il, un rien triste. Mon Marcel. Il s'inquiète aussi pour Jack, qui, trop vieux, a cessé de chasser les souris.

En mangeant le premier de ses quatre biscuits, il se laisse ainsi envahir par les mêmes pensées obsessionnelles qui traversent l'esprit de chacun durant les moments d'arrêt : le désamour, l'ingratitude des enfants, la perte. Parfois, dans un instant de douce rêverie, il pousse plus loin sa réflexion et se dit qu'il aurait pu devenir un meilleur homme. Mais il n'en est pas tout à fait certain.

À 8 h 22, il appuie sur la pédale de frein et crie d'une voix enjouée, quoiqu'un peu plus émotive que la veille à la même heure et qui cassera sur le dernier *ou* : « Rue de Padoue, messieurs dames, rue de Padou-u-u-e. » Une

dame, sophistiquée sans être hautaine, qu'il voit tous les matins depuis des années et dont l'effluve qui la précède et la suit lui est familier (on identifiera comme note de tête majeure le ylang-ylang et comme note de fond mineure la civette : pour les connaisseurs, elle porte du Chanel N° 5), s'avance de l'arrière du bus en s'accrochant dans la remontée aux sangles qui tombent comme des cordes de pendu du plafond. Une fois à l'avant du bus, elle se met en appui sur une jambe, pose une main sur la rambarde pour maintenir son équilibre, attend que la porte s'ouvre. Gaston, peu ému par les derrières des femmes – il en voit tant –, regarde sans désir les fesses parfaites de la passagère. Il a toujours préféré les grosses fesses de toute façon, les fesses molles, qui débordent, qu'on peut masser, caresser, embrasser, peut-être même quelquefois frapper, mais gentiment, du revers de la main. Bref, des fesses comme celles d'Arlette.

Certes, sans doute Gaston s'ennuie-t-il d'une présence féminine dans son lit.

Certes.

Il actionne, sur cette pensée mélancolique des fesses d'Arlette, le levier. La dame – qui s'appelle Olivia, ce qu'il ne sait pas, n'a jamais su, mais saura bientôt – s'engage dans l'ouverture en le remerciant. Leurs voix s'entremêlent alors dans les *Merci, merci à vous, bonne journée*. Puis Olivia traverse la rue, se dirige vers une épicerie où trois lettres, dessinées en néon et illuminées en orangé, trônant au-dessus de deux portes automatiques coulissantes, annoncent le nom du magasin où elle va pénétrer : IGA.

Dans son rétroviseur de côté, Gaston continue quelques secondes d'observer Olivia qui s'éloigne de lui et aussi de

toutes choses, Olivia qui prépare son entrée dans sa journée de travail et également sa sortie de ce monde. Il lui a trouvé un air triste, mais il ne saurait pourtant préciser à quoi il a vu sa tristesse. Peut-être à l'ensemble des choses invisibles qui constituent Olivia et qui échappent à presque tous, même à Augustin qui devrait la connaître par cœur et n'arrive pourtant jamais à savoir vraiment si Olivia va mal ou bien. Gaston Leblanc, regard maintenant porté vers l'avant, appuie sur l'accélérateur. Arrivé rue Bannantyne, à peine 250 mètres plus loin, il ne pense déjà plus à Olivia.

La caissière du supermarché

Pendant que l'autobus se dirige rue Bannantyne, que deux moineaux domestiques d'Amérique volent, dirait-on, *en amoureux* au-dessus de sa tête, que la lumière rouge change au vert et qu'elle entreprend de traverser la rue de façon naturellement très élégante en avançant une longue jambe, puis l'autre, balançant les hanches dans un roulé fluide que seule une personne inconsciente de son charme peut exécuter, on voit une première larme couler sur la joue droite d'Olivia, puis une deuxième sur la gauche. À moins qu'on ait mal vu, cela arrive, on est si peu attentifs aux autres sur un coin de rue, et que ce soit en réalité l'exact contraire : la première larme a coulé sur la joue gauche, la deuxième sur la droite. Mais peu importe l'ordre des larmes, on comprend qu'Olivia pleure, et c'est cela l'important. Olivia pleure.

En passant sous les trois lettres en néon orangé IGA installées au-dessus de deux portes automatiques coulissantes, elle a déjà essuyé d'un revers de la main efficace les traces de la troisième et de la quatrième larmes. Elle devra d'ici quelques jours, semaines, mois, elle le sait, apporter quelques légers changements à sa vie. Et si ce n'était son mascara qui a coulé sur ses joues, dessinant

deux traces noires verticales qui descendent des yeux au menton, aucune question n'aurait été posée à son arrivée par les indiscrètes Laura White, Sylvia Trapenard, Annette Harnois, ainsi que par les curieuses Élie Sexton, Cynthia Ballard et les jumelles Chantal et Jessy, questions du type *Oh, Olivia, ça ne va pas? Tu as du noir sous les yeux, tu as pleuré, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a, ma doudou, raconte-nous, viens ici, allez, viens, mon chou, il faut essuyer ce mascara. C'est Augustin, c'est ça? Assieds-toi. Allez, assieds-toi ici. C'est Augustin? C'est encore lui? Le vilain.*

Bien sûr que c'est Augustin.

Alors, se croyant toutes de bons conseils, elles commencent à donner leur avis sur le pourquoi de ces larmes qui coulent en ce 12 novembre, ainsi que sur la dureté de la vie. Elles y vont donc d'Augustin ci, d'Augustin ça, puis de *Tu devrais lui dire ci, tu devrais lui dire ça*. Les jumelles, plus éclairées sur les désordres amoureux que les autres, car détenant une plus grande expérience en la matière, y vont même d'un *As-tu essayé de? Puis de? Si ça marche pas, tu pourrais même aller jusqu'à. Ou à. D'ailleurs, tu devrais lui écrire une longue lettre, Olivia, pour lui expliquer que c'est « inacceptable », la façon dont il te traite. Inacceptable.*

Élie Sexton répète le mot en ouvrant grand les yeux et en détachant toutes les syllabes, un mot prononcé si lentement qu'il perd son sens : *iiiiin-aaaaaac-ceeeeep-taaaaable.*

Puis elles acquiescent tour à tour, hochent la tête, répètent le mot en chœur et un concert *d'inacceptables* lancés sur tous les tons résonne maintenant dans la pièce au fond du IGA où les filles se changent, enfilent les blouses, les pantalons, les cravates.

C'est inacceptable.

In-ac-cep-table.

Tout à fait inacceptable.

Tu nous entends, chérie?

À la fin, on ne sait plus très bien ce qui est inacceptable, mais ça l'est, il n'y a pas de doute. Elles s'entendent toutes pour dire que le mot «inacceptable» produira certainement son effet sur Augustin.

Les filles indiscrètes et curieuses ont toujours beaucoup de conseils et d'opinions à donner sur la façon de régler les problèmes avec les hommes. Surtout quand le problème n'est pas le leur. Si on les questionnait, on découvrirait cependant que Laura White a aussi des ennuis avec un certain Taylor Price, et qu'Annette Harnois pleure tous les soirs, le visage enfoui dans son oreiller, à cause d'un certain Réjean – dont on oublie le nom de famille, car Réjean n'est pas assez important dans cette histoire, on pourrait même dire que c'est une petite merde, une vraie petite merde dans cette histoire, mais Annette, bien sûr, ne veut pas entendre que Réjean est une petite merde, car même si Réjean l'épuise, elle aime Réjean.

Olivia écoute donc les filles sans dire un mot.

Que pourrait-elle ajouter à l'inacceptable, puis au reste?

Les gens ne comprennent simplement pas ce qui se passe vraiment entre Augustin et elle.

Alors les joues maintenant sèches, propres, roses, fraîches, toute trace de noir et de larmes ayant disparu de ses pommettes, Olivia rassure les filles en attachant le dernier bouton de sa blouse blanche sur laquelle est brodé en toutes petites lettres noires, tombant sur son sein droit, le mot IGA, d'un *Tout va bien, les filles, tout va*

bien, un petit coup de mou, c'est tout, allons, mettons-nous au boulot, oublions Augustin.

Bonne idée. Oui. Oublions Augustin.

Et oublions aussi Réjean, tant qu'à faire. Tiens. Oublions-le.

Et pourquoi n'en profiterions-nous pas pour oublier aussi Paul ?

Tout le monde est d'accord ?

Puis, bon, allez, si on oublie Paul, on oublie aussi Pascal, n'est-ce pas ? Puis Michel. Et Thomas. Et si vous permettez, oublions Jean-Marc. Et surtout Jean-Michel. Puis Jean tout court. Oublions aussi Rémi, je vous en prie. Ah, et André ! Seigneur, André ! André-Marc. Et Marc-Antoine. Ainsi que Félix. Et Éric. Et Benoît. Puis Pierre I. de la S. Sans oublier qu'il faut aussi oublier Guillaume. L'autre André, aussi. Ainsi que François G. Érik avec un *k*. Dave l'Italien. Et tous les noms de garçons composés avec Pierre, dont Jean. Et Yann. Alain. Hubert. Hans. César. Gérard. Matthieu. Sylvain. Justin. Dany. Puis Danny avec deux *n*. Et Guillaume. Et Camille. Et Gilbert. Et Vincent.

Bref, concentrons-nous sur les filles. Sur les filles du IGA.

Le supermarché où elles travaillent est ouvert de 8 h à minuit, 7 jours sur 7, même les jours fériés. Chaque semaine, près de 700 000 dollars y sont dépensés en denrées par des gens qui ont ou auront bientôt faim et mangeront à intervalles réguliers de plus ou moins six heures de la nourriture achetée dans une de ces allées. Debout et derrière 8 caisses enregistreuses, sous les bips incessants des scanners, seize caissières en rotation, de 8 h à minuit, 7 jours sur 7, tendent les bras, entrent des codes, soupirent assez fort. Olivia, elle, jamais ne soupire

ni ne se plaint. Pendant que les filles, toutes vêtues du même costume sans intérêt (jupe de jersey vert, chemisette blanche, cravate noire), scannent des articles en souriant (il faut sourire, les filles, allons, on sourit, on sourit), Eddy, le gérant du supermarché, se promène au travers des allées 1 à 8, tâte la fraîcheur des baguettes de pain, scrute la date de péremption des yogourts grecs nature à 0 % de gras et salue les clients d'un hochement de tête. Eddy : 1 m 50, cheveux bruns, mais tirant de plus en plus sur le gris, chaînette or 18 carats dormant sur la pomme d'Adam, pantalon un rien trop court, 111 de QI. Depuis la construction d'un condo de mauvais goût de 100 unités à deux coins de rue de son épicerie, sa clientèle a augmenté, son approvisionnement en lait, en pain, en œufs, en chips, en liqueurs aussi. Bref, Eddy va bien. Il est plus riche que jamais et sur l'échelle du bonheur, entre Pas du tout heureux et Très heureux, il se considère tout au bout à droite, dans le Très heureux.

En plus d'être riche et heureux, il a un petit faible pour Olivia, malgré ses neuf ans et deux mois de mariage avec Clémentine. Car avec Clémentine il s'ennuie un peu, il soupire un peu.

C'est bien connu qu'on s'ennuie après quelques années à dormir ensemble, manger ensemble, regarder la télévision ensemble, parler ensemble, marcher dans la rue ensemble, baiser. Alors quand il voit Olivia, ses jambes ramollissent. Olivia : 1 m 70, 36-24-36 sans régime, cheveux noir de jais, mystérieuse (ah, le mystère), efficace, et qui laisse sur son passage des relents d'ylang-ylang et de civette. Mais Olivia, bien sûr, ne voit pas du tout Eddy, même quand il est très près d'elle. Car Olivia pense presque tout le temps, la pauvre, et même si elle essaie pourtant fort

de l'oublier, à ce cher Augustin qui laisse des traces de mascara sur ses joues. Toutes ses pensées – lorsque ses pensées ne sont pas occupées à scanner, à compter, à se préoccuper de sa fille Anna – sont dirigées vers Augustin qui ne l'aime pas. Enfin, ce n'est pas aussi clair que ça. Peut-être Augustin l'aime-t-il un peu après tout. Car depuis dix ans, Augustin est « dans sa vie ». Enfin, que les dimanches. Ils ne se voient *que* les dimanches. Pour un pique-nique sur une nappe à carreaux rouge et blanc, ou une comédie romantique au cinéma, ou une marche main dans la main sur le bord de la rivière, ou un restaurant *Apportez votre vin* bon marché. Parfois, Augustin lui offre des fleurs. Il est même arrivé qu'il lui donne des bijoux. « Mais tu comprends, Olivia, je ne veux pas que tu veuilles (c'est vraiment ce qu'il a dit : ne veux pas que tu veuilles) autre chose que ce que nous avons là. Je veux que tu aimes notre relation telle qu'elle est (mot pour mot, ici aussi c'est vraiment ce qu'il a dit). Puis on est bien, comme ça, les dimanches, non? (Non, pas vraiment, diraient toutes les filles normalement constituées.) Moi, la semaine j'ai mes trucs (des *trucs*?), toi tu as tes trucs (encore des *trucs*?), enfin je veux dire, j'ai besoin de ma liberté (ah, nous y voilà), il faut que tu me comprennes, Olivia (bien sûr, bien sûr). La semaine, j'ai une vie qui ne te concerne pas. »

Du lundi au vendredi depuis douze ans, dans sa vie qui ne concerne pas non plus celle d'Augustin, Olivia voit à longueur de journée des dizaines de moitiés de corps défiler devant elle de droite à gauche, et toutes ces moitiés de corps finissent par se ressembler et ne plus former qu'un seul client impatient, peu souriant, pressé. Chaque jour aussi, le bus 102 passe huit fois devant l'épicerie où

elle travaille sans qu'elle n'y prête attention ou encore ne s'en soucie.

Une fois sa journée commencée s'enclenche une série de tâches à accomplir qui l'occuperont jusqu'au soir. Son occupation principale, pendant huit heures et demie, consiste à scanner des aliments ou autres biens de consommation, comme des fruits – plein de fruits exotiques dont elle connaît les codes par cœur –, des légumes bio, des biscuits au chocolat, des baguettes aux graines de tournesol, de la bière de micro-brasserie, de la crème glacée artisanale italienne authentique à la vanille, des petits cornichons sucrés, des petits cornichons pas sucrés, des serviettes hygiéniques, des pommes Cortland qu'elle prend pour des Empire, des navets, des courges spaghetti, des courges musquées, des courges poivrées, des bonbons pleins de sucre, des raisins verts en spécial.

Parfois, le soir, une fois chez elle, devant le miroir de la salle de bains, alors qu'elle enlève son maquillage (ombre à paupières taupe, mascara brun très foncé, fard à joues Terre de Sienne) à l'aide d'un tampon enduit d'huile démaquillante, il lui arrive de se remettre à pleurer. Elle s'assoit alors sur le couvercle rabaisé des toilettes et elle attend que ça passe. Puis un peu plus tard, fatiguée, elle enfile sa nuisette de soie bleue et se couche sur ses draps de coton blanc égyptien 400 fils, en regardant le plafond tout aussi blanc que ses draps. Sous les hélices du ventilateur qui lui renvoie un peu d'air frais, elle se demande si c'est la vie qu'elle méritait.

Puis, juste avant de s'endormir, par curiosité, mais surtout par dérision, elle essaie de compter combien de fois dans une journée elle peut recommencer ce geste répétitif du bras devant le scanneur. Si on considère que

chaque personne achète en moyenne environ 30 produits, qu'elle passe environ 35 personnes à l'heure et qu'elle travaille 7 heures par jour – puisqu'on lui permet de prendre deux pauses payées de quinze minutes plus une heure de repas non payé –, cela représente 7 350 fois l'aller-retour du bras devant le scanneur. Des poires. Des éponges à récurer. Du fromage cheddar fort vieilli deux ans – mais vieilli un peu plus longtemps pour ceux qui en ont les moyens et ont le loisir de s'interroger sur l'âge du fromage qu'ils achètent. Quand elle s'ennuie beaucoup, elle imagine la vie des clients dont elle scanne les produits d'après le contenu de leur panier d'épicerie. Une célibataire végétalienne (graines, légumes, fruits). Une famille de la classe moyenne (pain blanc, steak haché, gros jambon en spécial). Un homme séparé, déprimé, dépourvu devant la préparation des repas (repas congelé, bière, papier de toilette, biscuits double chocolat).

En ce matin frisquet de novembre où les oiseaux volent bas dans le ciel de la ville de M., la ligne de clients commence à allonger à sa caisse. Elle a un peu perdu le rythme. Un code à barres illisible sur une boîte de cœurs de palmier aura ralenti la cadence car un commis, sous les soupirs des autres clients de la file, aura dû se diriger en courant vers l'allée 6 pour y prendre une autre boîte de cœurs de palmier avant de crier très fort *Trois et quarante-cinq*. Alors voilà que tous soupirent à nouveau, cette fois-ci soulagés par le prix crié, la procession des aliments devant le scanneur pouvant enfin reprendre, personne n'ayant beaucoup de temps à perdre.

L'acheteur des cœurs de palmier lui tend deux dollars. Selon un calcul rapide, il manque donc 1 dollar 45. *Oh, pardon, oui, voici*. L'acheteur est confus. Car devant Olivia,

les hommes perdent contenance. Alors ils se trompent dans leur monnaie, bafouillent, la regardent furtivement en cherchant le dollar quarante-cinq manquant. Parfois, quand ces clients touchent sa main par accident, cette main blanche, fine, aux ongles longs peints en rouge toujours très foncé, ils suent un peu plus, respirent plus fort, sentent un petit truc au bas-ventre. Elle fait de l'effet. Elle en jette.

On ne comprend pas qu'elle travaille derrière un comptoir, qu'elle scanne des produits, qu'Augustin ne l'aime pas tous les jours de la semaine, qu'il ne veuille pas la voir chaque maudite seconde qui passe, qu'il tergiverse depuis dix ans. Alors on devient, comme il se doit en de pareilles circonstances, très, très en colère contre Augustin, contre le méchant Augustin, contre l'indécis Augustin.

On ne comprend pas non plus que Gustave soit parti après seulement deux ans de vie commune, même si elle lui a demandé en pleurant : *Pourquoi pars-tu, je ne comprends pas, quel est ce besoin de liberté dont tu me parles?* (À nouveau, la liberté.) *Mais que veux-tu faire de ta foutue liberté, ne pouvons-nous pas avoir de la liberté à deux?*

Mais même Gustave ne savait pas tout à fait de quoi il parlait quand il parlait de liberté.

Et ainsi, depuis que Gustave est parti il y a seize ans en la laissant seule avec leur fille, Anna, elle vit dans le même deux pièces et demie, et depuis une décennie, c'est Augustin qu'elle attend.

Dimanche, elle lui dira donc qu'il doit se décider, qu'il doit lui donner des mots, lui promettre un engagement de sept jours semaine, car elle n'en peut plus.

Devant le client suivant qui la regarde maintenant avec sa carte de crédit dans les mains, et comme si elle

émergeait d'une infinie rêverie, elle dit dans un filet de voix : « Vingt et soixante-deux. »

Au moment où elle tend la main pour prendre la carte de crédit de cet homme au regard doux qui mange des repas congelés, elle se demande si elle pourra jamais se dire un jour cette phrase vraiment toute simple : « J'ai été aimée. »

Le professeur d'université

Il dépose sur le tapis roulant, derrière une barrière de plastique blanc qui sépare ses aliments de ceux du client précédent, un repas congelé de marque *Stouffer's* – les plus savoureux, a-t-il conclu après avoir essayé toutes les autres marques – six Molson Coors en canette et un paquet de huit rouleaux de papier toilette double épaisseur Cottonelle pris dans l'allée 7. Il enseigne à l'Université de M. depuis dix ans et cette session d'automne il donne un cours intitulé « Contrôle de l'inhibition présynaptique des afférences sensorielles au cours de la locomotion fictive ». Il a deux postdoctorats d'une université américaine bien connue, un physique agréable, une capacité pulmonaire intéressante depuis qu'il ne fume plus, a couru cinq marathons avec cette nouvelle capacité pulmonaire intéressante, et il y a trois mois, il s'est séparé d'Harmony. Plus précisément, elle s'est séparée de lui, après douze ans de vie commune et trois enfants (Rachel, Casey, Lindsay), sans trop d'explications. Elle ne l'aimait plus, en somme. Ah non, attendez, c'était un peu plus précis : elle n'avait *plus de sentiments pour lui*. Voilà. Car, disait-elle – concentrée à couper un oignon espagnol, vêtue de son t-shirt blanc de coton porté sans